

STANLEY, George F. G., *Canada's Soldiers — The Military History of an Unmilitary People. Revised Edition in collaboration with Harold M. Jackson. Maps by C. C. J. Bond. The MacMillan Company of Canada Limited, Toronto, 1960. Préface, Illustrations, Appendix, Bibliography, Index. In-vo. 449 p.*

Lionel Groulx, ptre

Volume 14, numéro 3, décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302072ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302072ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1960). Compte rendu de [STANLEY, George F. G., *Canada's Soldiers — The Military History of an Unmilitary People. Revised Edition in collaboration with Harold M. Jackson. Maps by C. C. J. Bond. The MacMillan Company of Canada Limited, Toronto, 1960. Préface, Illustrations, Appendix, Bibliography, Index. In-vo. 449 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 464–468. <https://doi.org/10.7202/302072ar>

STANLEY, George F. G., *Canada's Soldiers — The Military History of an Unmilitary People*. Revised Edition in collaboration with Harold M. Jackson. Maps by C. C. J. Bond. The MacMillan Company of Canada Limited, Toronto, 1960. Préface, Illustrations, Appendix, Bibliography, Index. In-vo. 449 pages.

Cet ouvrage, qui est une réédition, reste substantiellement le même qu'en son édition de 1954. Ainsi nous en avertit l'auteur, M. Stanley, en sa seconde préface ; tout au plus a-t-il fait subir au texte et aux cartes, quelques légères corrections. Il a néanmoins repris et mis au point les derniers chapitres, ceux où il traite de la seconde guerre mondiale. Dès les premières lignes, l'auteur souligne l'apparente antithèse d'un large aspect de l'histoire canadienne : celle d'un peuple de mœurs plutôt pacifiques qui porte pourtant une histoire remplie de hauts faits militaires et

d'exploits navals. Peuple à qui sa situation géographique semblerait assurer toutes les promesses de la sécurité et qui ne doit son existence d'entité politique distincte qu'à une longue histoire militaire. Démonstration facile à faire sous l'ancien Régime, par la longue suite des guerres franco-iroquoises et franco-anglaises qui, tant de fois, conduisent la colonie au bord de l'abîme et qui aboutissent à la conquête de 1760. Histoire militaire qui recommence peu de temps après la conquête avec le soulèvement de Pontiac, la guerre de l'Indépendance américaine, et celle de 1812-1814. Puis, derrière une façade de paix prolongée, voici le spectre ou l'ombre de la guerre qui ne continue pas moins de se profiler avec la rébellion de 1837-1838, la fortification des frontières du pays, l'établissement de la milice, les premières participations du Canada aux guerres de l'Empire britannique, dès 1884-1885, avec l'expédition du Nil et dès 1901, dans la guerre des Boers. Ce sera désormais le développement incessant des forces armées, et enfin l'engagement à fond du pays dans les deux grandes guerres mondiales. Ainsi se déroulent les 21 chapitres de l'ouvrage. Retenons un autre avertissement de M. Stanley en ses préfaces : son propos n'a pas été de raconter ce passé militaire d'après des recherches originales ; il a largement utilisé des sources de seconde main. Sa bibliographie nous révèle néanmoins une abondante documentation et aussi des recherches à fonds d'archives.

Faut-il le répéter ? On ne saurait plus réduire l'histoire à ses événements militaires et politiques. Événements que ne saurait pourtant ignorer l'histoire intégrale, et pour leur importance en eux-mêmes et pour leur rôle dans la trame historique. Un ouvrage comme *Canada's Soldiers* est donc bienvenu, d'autant qu'au Canada l'histoire militaire depuis deux siècles se lie fort étroitement à l'évolution politique du pays et même à l'histoire du sentiment national et à son évolution. Peu de guerres canadiennes, en effet, depuis 1760, qui n'aient provoqué d'assez graves conflits intérieurs où s'est affronté malheureusement ce qu'il faut bien appeler une dualité ethnique se transformant en dualisme. L'ouvrage de M. Stanley nous fournit des notions, des statistiques, des explications précieuses sur chacune des aventures militaires du Canada, depuis les coups d'arquebuse de Champlain jusqu'à la dernière grande guerre. On y trouvera une exacte description de l'organisation militaire des premières époques jusqu'à nos jours. Les derniers chapitres sur les deux guerres mondiales dispenseront le commun des lecteurs de recourir pour renseignements aux vastes ouvrages déjà publiés ou en cours de publication.

Un aspect de ce passé franchement abordé par l'auteur est celui des conflits intérieurs suscités au Canada par chaque aven-

ture de guerre. Et on connaît la largeur d'esprit, l'intelligence compréhensive de M. Stanley. Nul historien canadien ne pouvait mieux que lui traiter ces délicats et toujours pénibles sujets. Lors de la guerre de l'Indépendance américaine, la ferueur fort relative des milices canadiennes à s'enrôler dans l'armée de Carleton, l'auteur l'explique fort bien par les erreurs ou maladresses du gouverneur et par la double propagande antilyaliste des rebelles américains et des marchands anglais du Canada. Avec le même doigté il raconte les opérations militaires de 1837-1838. Il n'escamote point les raisons explicatives de ces soulèvements. Il ne borne pas la rébellion au seul Bas-Canada. Il juge comme il convient les inutiles dévastations. Dans la période de pleine qui va de la guerre anglo-boer de 1899-1901 à la seconde guerre mondiale, période de grands débats et de grands événements militaires, la tâche de l'historien se hérissait de difficultés. Les conflits prennent de l'ampleur, se font plus vifs. M. Stanley garde sa sérénité, sa droiture de critique.

Contemporain de ces événements, amené par les circonstances à connaître de près la plupart des chefs nationalistes de l'époque, j'ai forte envie d'ajouter aux données de l'historien. M. Stanley nous donne sa version des hésitations de Sir Wilfrid Laurier à l'heure d'expédier en Afrique-sud le premier contingent canadien. Pour ma part, je connais la version d'Henri Bourassa, version que le chef nationaliste a donnée, du reste, dans ses Mémoires racontés en public, mais encore inédits. Nul n'ignore plus comme à cette heure dramatique de la vie de Laurier, Bourassa, encore jeune, accompagné, appuyé d'Israël Tarte, tenta d'empêcher le grand homme de franchir le Rubicon. Et je me demande si M. Stanley, pour expliquer les événements, a évoqué, comme il le fallait, la campagne de propagande si magistralement orchestrée par Joseph Chamberlain, menée au Canada même, dans l'entourage de Laurier, avec un tel brio, une telle indiscrétion, par le gouverneur Minto. Mais je doute fort cependant que lord Minto, pour faire pression plus lourde sur l'esprit du premier ministre, alors aux prises avec Washington au sujet de la frontière Yukon-Alaska, lui ait fait voir l'opportunité de se ménager, dans ses négociations, les bons offices de la « Old Country ». M. Stanley évoque, il est vrai, cette intervention de lord Minto sous la forme d'un « Perhaps ». Et c'est prudence. Car Laurier, à ce moment même, et sur ce sujet brûlant, n'avait pas à se louer précisément des « bons offices » de la « Old Country ». Et la riposte au gouverneur lui eût été trop facile, sachant par trop, ainsi que tous ses prédécesseurs, comment d'ordinaire avaient tourné ces disputes de frontières avec les Américains, aux beaux jours où les affaires extérieures du Canada relevaient

de la diplomatie britannique. Pour bien comprendre et bien définir le sentiment canadien-français à l'époque de la guerre des Boers, peut-être faudrait-il se rappeler sous quel jour se présentait, dans le Québec, cette aventure. A tout prendre, il s'agissait de quoi ? D'aller écraser, ou à tout le moins, mettre à la raison, à l'autre bout de l'Afrique, un petit peuple d'à peine un quart de million. Or, il faut bien le dire, dans le Québec de 1900, il paraissait effarant — pour employer un euphémisme — que la toute-puissante Angleterre, pour une si mince affaire, ne se chargeât point elle-même et elle seule, de la besogne, mais osât appeler à l'aide ses colonies. Trop de clairvoyants, au surplus, discernaient, dans le jeu de Joe Chamberlain, l'espoir d'un geste symbolique qui lierait à jamais les colonies à l'impérialisme militaire de la Grande-Bretagne.

Dans le cas de la première grande guerre, 1914-1918, M. Stanley ne cache rien non plus des maladresses ou gaucheries des autorités militaires canadiennes à l'égard des Canadiens français. Les têtes cette fois firent plus que s'échauffer dans le Québec. On passa parfois, quoique de façon très restreinte, à la révolte ouverte, en particulier contre l'enrôlement forcé. Comment expliquer ces autres résistances, ces explosions ? Beaucoup sans doute croyaient percevoir la rupture très nette d'une tradition historique, rupture, arrêt de ce que l'on croyait une marche irréversible du Canada vers l'indépendance. En outre, l'effort exigé par les bellicistes ou les participationnistes paraissait désordonné, disproportionné aux moyens d'un jeune pays qui, pour son développement, avait besoin de toutes ses ressources humaines et autres. Y avait-il autre chose ? Disons-le nettement : le Canada français a toujours vu, dans ces grandes aventures militaires outre-océan, moins des guerres intéressées, je veux dire des guerres justifiées par l'intérêt canadien, que des guerres sentimentales, presque des guerres étrangères. Or, en ces guerres « sentimentales », le sentiment, dans le Québec, avons-nous besoin de le dire, n'y était pas. Et pouvait-il y être ? Nous n'ignorons point que des publicistes, même canadiens-français, nous ont parfois reproché de n'avoir pas su comprendre les sentiments impérialistes de nos compatriotes anglo-canadiens. A quoi il est trop facile de répliquer : ceux-ci ont-ils mieux compris les nôtres ? Car enfin si un peuple minoritaire n'a pas d'autre choix que d'aligner toujours ses sentiments sur ceux de la majorité, de quel nom alors appeler la bonne entente entre les races au Canada ? Et que devient la démocratie ? Nous savons bien encore, et M. Stanley le rappelle opportunément, que les participations du Canada aux grandes guerres européennes lui ont valu l'indépendance. Nul ne le conteste. Mais cette indépendance,

fallait-il la payer si cher, du prix de tant de vies humaines et de ce trou à jamais béant dans les finances de l'Etat fédéral ? Et l'indépendance, le Canada n'aurait-il pu aussi bien l'acquérir par les moyens politiques ? On nous rétorquera encore peut-être, que nous avons sauvé la Grande-Bretagne. Possible. Avons-nous sauvé l'empire ?

Ce que nous écrivons là n'infirmes en rien, certes, l'ouvrage loyal de M. Stanley. Mais l'histoire du sentiment national, dans un pays, c'est aussi de l'histoire, et non de la moindre importance. A cette histoire, nous n'avons voulu qu'apporter notre modeste contribution. Nous ne défendons pas un point de vue. Nous décrivons ce qui a été.

LIONEL GROULX, ptre